

# Sonia Dosoruth

---

## La littérature francophone mauricienne, un écho à la littérature dix-huitièmiste comme héritage ?

---

Romanica Silesiana 10, 249-266

---

2015

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach  
dozwolonego użytku.

SONIA DOSORUTH

Université de Maurice

## La littérature francophone mauricienne, un écho à la littérature dix-huitièmiste comme héritage ?

ABSTRACT: When the French novelist Bernardin de Saint-Pierre wrote *Paul and Virginia*, in 1787, little did he know the international impact the book would have. Indeed, this novel emblematises the whole of the Mauritian francophone literature. This is because the vast majority of authors, from the colonial period to date, have internalised some form of mimicry of the book. The legacy it supports ranges from the representation of the utopian island to the ideological and aesthetics values of The Enlightenment, all of which pass through culture, History, the marks of anti-slavery movement, or the works of Nature.

KEY WORDS: The Enlightenment, Mauritius, nature, realism, literature

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est un siècle particulier en France : il voit la mort de son célèbre roi, Louis XIV, mais il couronne également le mouvement des Lumières, nonobstant les débats passionnants entre « le progrès et le conservatisme, les Lumières et les anti-Lumières, le droit naturel et les privilèges » (BIDOUZE, 2011 : 6—15). Sur le plan culturel et social, c'est à un véritable foisonnement d'idées novatrices que l'on a droit ; les salons se font les plateformes des conversations brillantes, la philosophie dite laïque se fait pressante, alors que « la métaphysique dogmatique et constructiviste du XVII<sup>e</sup> siècle » (BELAVAL, 2001 : 239) se fait lentement rejeter. Si la pensée critique française se fait sentir dès la Renaissance avec Rabelais ou Montaigne, le XVIII<sup>e</sup> siècle sera surtout le siècle où le philosophe visera la construction d'un monde « éclairé », d'où l'expression « le Siècle des Lumières ». Montesquieu, Voltaire, Rousseau ou encore Diderot en feront partie. La philosophie des Lumières marquera plusieurs autres auteurs dont Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, qui, dans son roman, *Paul et Vir-*

*ginie* (1787)<sup>1</sup>, mettra bien en évidence certains points saillants de cette philosophie. En effet, bien que faisant évoluer ses personnages à l'Isle de France, dans l'océan Indien, l'histoire est, pour beaucoup, calquée sur le modèle éclairé de l'esprit des Lumières françaises, même si l'on pourrait rapprocher son roman du premier romantisme français qui met en avant les sentiments, les états d'âmes ou encore la nature. Cependant, on ne doit pas ignorer le fait que la littérature francophone mauricienne a pris naissance de cette matrice littéraire bien française. Malgré les différentes périodes de son évolution, nous verrons comment cette littérature a pour héritage la valorisation du savoir, le goût pour l'Histoire mais aussi, et surtout, un penchant presque inaltérable pour un romantisme saint-pierresque, devenant une référence mauricienne culturelle et littéraire.

### *Paul et Virginie*, œuvre valorisant le XVIII<sup>e</sup> siècle

Le topos de l'espace est d'une importance majeure dans *Paul et Virginie* ; il permet de voir, à travers un espace éloigné et esseulé, l'île, qui devient un espace de renfermement permettant tout de même à une petite société de vivre en toute indépendance, de faire sa propre économie et de ne dépendre presque d'aucune aide extérieure, la soumission étant gage de subordination, inadmissible pour qui voudrait se défaire de toute forme de révérence. La description de l'île :

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'Île-de-France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et au bas de cette montagne la ville nommée le Port-Louis ; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplemousses ; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine ; et plus loin une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. [...]

À l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs...

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 2014 : 91

<sup>1</sup> Dans le cadre de notre étude, nous utiliserons la version publiée chez Flammarion, Paris, 2014 (1<sup>e</sup> édition : Garnier-Flammarion, Paris, 1966).

n'est pas sans rappeler l'île d'*Utopie* de Thomas Moore où :

[...] la mer s'étend dans ce golfe, que la terre abrite presque en tout sens, aussi n'est-il sujet à aucune de ces violentes tempêtes qui se font sentir hors du détroit. Ce bras de mer, toujours paisible, ressemble à un grand lac ou à un étang. On peut regarder ce bassin comme un havre sûr, que la nature a creusé de sa propre main pour la facilité du commerce de ce peuple. À droite, l'embouchure du détroit est garnie de bancs de sable ; à gauche elle est hérissée d'écueils ; vers le milieu s'élève un rocher très commode, sur lequel on a construit un fort pour défendre le passage. Tous les autres rochers sont à fleur d'eau. Il est impossible de ne pas se perdre, si on ne suit point, en entrant dans ce port, la route et tous les détours que les seuls habitants connaissent.

[http://agora.qc.ca/Documents/Utopie--Thomas\\_More\\_description\\_de\\_lile\\_dUtopie\\_et\\_de\\_son\\_gouvernement\\_par\\_Thomas\\_More](http://agora.qc.ca/Documents/Utopie--Thomas_More_description_de_lile_dUtopie_et_de_son_gouvernement_par_Thomas_More)

Gage d'authenticité ou d'investissement personnel, soit celui de l'écrivain, la description de l'espace est majeure car elle permet alors « un saut imaginaire vers une irréalité alternative et un ailleurs inexistant » (SERMAIN, 2009 : 36). Cet espace exotique, donnant envie d'aller vers l'Autre, est, en fait, un lieu qui masque bien la cruelle réalité ; il est un endroit qui, par l'éloignement volontaire de ses personnages notamment Mme de la Tour et Marguerite, honnis par la société civile pour un comportement jugé irrespectueux de ses règles et de sa bienséance, valorise encore les différences sociétales. En effet, malgré un semblant de bannissement de toutes formes d'intrusion par la main de l'homme, il n'en demeure pas moins que l'espace est saturé de références aux codes de l'homme qui se manifestent par des indices subtils et topographiques lourds de sens. Par exemple, c'est non sans ignorer l'influence de Rousseau et de Montesquieu sur le regard porté à la « purification de la sphère publique du féminin. [...] [c]ette pure masculinité [étant] la garantie de l'incorruptibilité et de la permanence du bon ordre de la république » (VINKEN, 1997 : 64) que nous percevons l'idée que l'on se fait de la femme dans *Paul et Virginie*. Le fait d'enfermer ses deux personnages féminins, Mme de la Tour et Marguerite, au destin pas très flatteurs, dans une île comme en vase clos, est, à l'époque, une sorte de condamnation pour violation des normes de la société imposées par la société de l'homme. Malgré l'espace à l'apparence utopique, notons la marque distinctive qui annonce la trace de la hiérarchisation dans la société : le narrateur qui est approché par les deux personnages pour le partage des terres, et qui décide de tirer les partages au sort, se retrouve, comme par hasard, à devoir distribuer « la partie supérieure » à Mme de la Tour et « l'inférieure à Marguerite » (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 2014 : 96), comme s'il s'agissait de pouvoir maintenir l'autorité de la personne issue de la noblesse sur celle qui ne l'est pas. Il n'y a d'ailleurs que des « rochers » qui font acte de « remparts contre l'infortune » (2014 : 94) ou encore des « pics s'élevant au dessus des ombres de la montagne, paraiss[ant] d'or et de pourpre

de l'azur des cieux » (2014 : 94) dans cette île, l'association d'un décor hostile et austère aux teintes sombres laissant entrevoir une couleur sanguinolente — le « pourpre » — comme prémonition d'une fin tragique à venir.

À ce décor d'infortune vient se greffer une autre manifestation issue du XVIII<sup>e</sup> siècle, à savoir le lien étroit entre le bonheur et la vertu. Robert Mauzi pense que

[l]'idée de vertu n'est pas une idée simple. Elle désigne au moins trois réalités différentes. Il existe une vertu que l'on distingue à peine de l'unité et de la plénitude intérieures. Elle représente cet état de recueillement, cette jouissance de soi, que distille la bonne conscience, volupté du sage. Pour être vertueux, il suffit de ne pas s'agiter, de désirer modérément, de ne pas courir le risque des passions ou de savoir leur résister, de détester le mal et de bien agir sans trop d'efforts. La qualité de bonheur qui s'accorde avec ce style de vertu est très voisine de ce qu'on a nommé le bonheur du repos. La vertu est alors comparable à l'ataraxie stoïcienne, au bonheur contemplatif selon Spinoza.

Mais la vertu change de nature, lorsqu'elle s'allie à la sociabilité. De repos, elle devient l'action ; de plénitude, elle se fait effusion. Elle prend une valeur moins personnelle que sociale. Elle se confond avec la bienfaisance.

MAUZI, 1979 : 603

Nous pouvons retrouver les traces de cela dans *Paul et Virginie* lorsque Virginie décide d'aider l'esclave marronne, esclave d'un « riche habitant de la Rivière-noire » (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 2014 : 104), quand elle paraît « décharnée comme un squelette et n'[ayant] pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins » (2014 : 104). Après les maintes difficultés pour retrouver son chemin de retour, Virginie constate « qu'il est difficile de faire le bien ! Il n'y a que le mal de facile à faire » (2014 : 108), ce qui permet de constater que malgré la volonté personnelle de faire le bien, cela n'est pas totalement réalisable sans l'aide d'autrui. Toujours est-il que Bernardin de Saint-Pierre complète cette théorie en rajoutant (par l'intermédiaire du vieillard) que, plus encore, les actes de vertus sont effectués « dans l'intention de plaire à Dieu seul ! » (2014 : 171). Il montrera d'ailleurs l'obséquieuse obligeance des personnages à la religion, « car la théologie était toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Évangile » (2014 : 120). Ce qui met ce texte dans un double positionnement, soit qu'il est radicalement à l'opposé de ce que prônent les Lumières, à savoir l'anticléricisme<sup>2</sup>, soit qu'il croit effectivement en la corrélation religion-vertu, dans le but de démontrer le contraire de ses pairs.

<sup>2</sup> « On peut dire que ce fut le XVII<sup>e</sup> siècle qui fut encore cause de cela et que le XVIII<sup>e</sup> siècle contribua de loin, très indirectement et très involontairement, à la cause de l'anticléricisme, en ce sens que c'est sa gloire littéraire qui fit des hommes de lettres une classe, et une classe très considérable, et qu'il se trouva que les hommes de lettres, après lui, furent anticléricaux.

L'auteur prône également que le bonheur invoque une paix intérieure, une fusion de l'âme et du corps, et une importance supérieure accordée à l'être qu'au paraître. Cela se décline par la croyance que la « considération publique » ne vaut pas forcément « le bonheur domestique » (2014 : 98), et que les deux mères ne se souciaient pas des ragots probables du public quand elles s'habillaient exactement comme des esclaves, c'est-à-dire, « vêtues de grosse toile bleue du Bengale » (2014 : 98). Pour cette microsociété, ce qui la rapprocherait le plus du grand bonheur serait « les devoirs de la nature [qui] ajouteraient au bonheur de la société » (2014 : 98). La nature et ses vertus ont une valeur rédemptrice pour celles qui ont perdu tout espoir dans la vie. La luxuriante nature de l'île procure aux habitants une nourriture frugale (« un berceau de bananiers » (2014 : 101), des « patates chaudes » (2014 : 153) ou encore des « mangues, oranges, grenades,attes, ananas » (2014 : 119)). Ces « repas champêtres » (2014 : 104) pourraient également aider à faire de ses habitants de meilleurs hommes. Ainsi se développe tout naturellement l'entraide (2014 : 100), même dans la solitude. On pourrait dire que la solitude les fait devenir plus humains car « la solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social [...]. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'âme » (2014 : 155). Mieux encore, la philosophie dix-huitièmiste se fait remarquer quand Bernardin de Saint-Pierre décrit une harmonie presque utopique par une fusion irréaliste entre maître et esclave. Cette lancinante mise en relation se manifeste par le fait même que l'esclave Domingue « cultivait indifféremment sur les deux habitations les terrains qui lui semblaient les plus fertiles, et il y mettait les semences qui leur convenaient le mieux » (2014 : 97). Il y a presque comme une reconnaissance de la part du chef des marrons pour les gentils maîtres qui sont allés sauver l'esclave marronne, et qui, en guise de récompense, les portent « sur [leurs] épaules » (2014 : 111). Fait encore ambigu chez l'auteur qui, d'une part, met en avant la bonté innée des deux enfants, annonçant en même temps une sorte d'espoir par la régénérescence incarnée par l'enfant alors que, d'autre part, approche le douloureux sujet de l'esclavagisme par le fait même que le Noir doit porter le Blanc sur ses épaules !

---

Imaginez, après Balzac, Descartes, Corneille, Molière, La Rochefoucauld, Sévigné, Bossuet, Racine, Boileau, La Bruyère et le retentissement de ces grands noms dans toute l'Europe et la diffusion, grâce à eux, de la langue française dans toute l'Europe, et la gloire européenne de la France, gloire qu'elle sent qu'elle doit principalement à ses hommes de lettres, imaginez bien ce que c'est qu'un homme de lettres en 1700 » (FAGUET, 2013 : 92).

## Le réalisme sous-jacent de *Paul et Virginie*

Alors que *Paul et Virginie* semble imprégné de références purement issues du XVIII<sup>e</sup> siècle et de ses écrivains et philosophes, le fait demeure que ce roman est aussi très influencé par un réalisme déconcertant. Bernardin de Saint-Pierre, botaniste de formation, ne manque pas de faire références à ses multiples connaissances de la botanique. Ainsi y voit-on des « violettes » et des « scabieuses » (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 2014 : 153) employées au sens figuré pour annoncer la chute tragique de l'histoire. Mais ces références à la nature n'ont pas uniquement un but sémiotique auquel l'histoire se rattache. Au contraire, il existe comme une immédiateté relationnelle entre l'écrivain et la nature. Dans *Harmonies de la nature*, le romancier écrivait :

Nous n'appellerons point des dicteurs pour enseigner la botanique aux enfants ; c'est aux femmes qu'il appartient de leur parler de ce que les végétaux ont de plus intéressant, elles-mêmes ont avec eux les rapports les plus doux ; les arbres semblent faits pour les ombrager, les gazons pour les reposer, les fleurs pour les parer.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 1833 : 173

Cette osmose avec la Nature semble donner lieu à un aspect qui semble avoir été mis à l'écart ou, de manière subtile, mis en évidence par l'écrivain. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, Bernardin de Saint-Pierre semble jouer des doubles — des apparentes réalités à celles sous-jacentes. Il semble vrai que la relation entre Paul et Virginie aurait été purement idyllique s'il n'y avait pas ce lien considéré assez particulier entre les deux personnages. Déjà, la référence à la « constellation des gémeaux » (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 2014 : 99) annonce une symbiose, une impression d'unité, favorisée davantage par un décor aux qualités exceptionnelles. Cependant, la confusion s'installe lorsque mention est faite des deux enfants qui grandissaient « comme frère et sœur » (2014 : 126) alors qu'on les compare à « Adam et Ève » également. Plus loin, à l'adolescence, cette relation fraternelle devient comme incestueuse (« Si je te touche seulement du bout du doigt, tout son corps frémit de plaisir » (2014 : 127)), ce qui paraît comme un mauvais présage pour le couple Paul — Virginie car, comment leur morale pouvait-elle être « toute en action, comme celle de l'Évangile » (2014 : 120) s'il y a une disparité évidente entre la théorie et la pratique ? Patrick MATHIEU pense, à ce sujet, que « *Paul et Virginie* est donc le récit de la sexualité empêchée, sans doute parce qu'elle est vécue en permanence sous l'angle de l'inceste » (article en ligne). On pourrait même trouver des références à l'exotisme qui ne sont pas sans rappeler l'érotisme, comme dans : « [...] le papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celles du figuier » (BERNARDIN DE SAINT-

PIERRE, 2014 : 114). Comme le précise Jean-Michel Racault, par ailleurs, cela « [désigne] l'île comme un *ailleurs* et [contribue] à l'effet d'exotisme » (RACAULT, 2007 : 110).

La notion de réalisme est mise en évidence de manière moins abstraite à travers l'intrusion du mal, incarnée par la vieille Tante de Mme de la Tour, qui vit en France. L'arrivée de cet objet qu'est la lettre (de cette tante), à l'Isle de France, est signe de la venue dévastatrice d'un élément émanant du monde extérieur au monde clos et pur de l'île. Cet objet intrusif incarne par extension le pouvoir de l'argent ainsi que le monde ignominieux qu'il entoure (Paris, fortune ou encore dépravation). Mais il indique aussi la réalité du monde extérieur marquant par la même occasion une dichotomie entre les deux types de vie humaine sur Terre. Le décor tel qu'il est abordé dans l'œuvre, devient la marque indiscutable de l'annonce d'un événement catastrophique ; d'abord avec le « sol [qui] était brûlant » ou encore le « sang des hommes et de animaux » voire l'isotopie qui le relève avec : « rochers [...] presque perpendiculaire [...] cône [...] esplanade [...] escarpée [...] » (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 2014 : 145), nous annonçant une mort certaine mais violente à prévoir (par « l'ouragan » (2014 : 231)). Le lecteur est comme rappelé à une brusque réalité invoquant la mort puisqu'elle est « le couronnement » (2014 : 191), comme une sorte de finalité du roman.

## La littérature dix-huitiémiste et les prémices de la littérature francophone mauricienne

Ce survol d'un roman issu du XVIII<sup>e</sup> siècle nous a permis de voir comment se sont façonnées les idées des Lumières même dans une île considérée à la périphérie du centre névralgique littéraire qu'est la France. Si Bernardin de Saint-Pierre nous a gratifiés de toute une panoplie de références au réalisme de cette époque, il nous a quand même permis de ressentir l'arrivée de l'ère du premier romantisme français confirmée par les états d'âmes des personnages, à différents moments de l'histoire. Il serait toutefois judicieux de faire un survol de la littérature francophone mauricienne à la lueur de cette étude pour comprendre comment elle s'est créée et comment elle a puisé de ce roman considéré mythique par plus d'un. Au premier abord, il n'est pas difficile de remarquer les traces indélébiles laissées par Bernardin de Saint-Pierre. D'abord, il y a ce fait récurrent qu'est la mort. Dans un des premiers livres issus de la période coloniale et intitulé *Petit Paul* (1914), d'Evenor Mamet, mention est faite du personnage Paul qui vit la douloureuse expérience de perdre, tôt, sa mère :



Depuis trois mois que sa mère est morte, petit Paul sent bien des choses qu'il ne soupçonnait pas. Son chagrin s'est apaisé, mais le vide laissé dans son cœur se trahit par un grand besoin de tendresse. [...] Plus de mère pour examiner ses doigts et l'embrasser lorsqu'ils ne sont pas tâchés d'encre, plus de mère pour lui demander s'il n'est pas trop fatigué.

MAMET, 1914 : 39—40

Plus tard, Paul s'enfonce dans la solitude suite au décès de son père et, « [p]endant plusieurs jours, il connaît l'angoisse de nuits sans sommeil » (MAMET, 1914 : 65). Petit Paul qui souhaite grandir voit que le présent est un obstacle majeur à la réalisation de ses rêves. Il pense qu'il lui faut faire vite, comme dans une sorte d'accélération du temps présent. André Siganos nous apprend, à ce sujet, que le « triple attachement radical au temps, le mythe est, pour nous, foncièrement nostalgique, littéraire et tragique » (SIGANOS, 1993 : 142). C'est ce piège dans lequel il est pris qui pousse Paul à vouloir porter un nouveau regard vers l'avenir. L'alternance entre le passé et le présent, où le passé — un temps figé dans un cadre temporel antérieur et non renouvelable — tend malgré tout vers le chaos, et serait, pour le monde psychanalytique, une mise en fonction du conflit interne entre « nature » et « culture ». La mort de son père — où le souvenir fait remonter « un souvenir profond d'hostilité et de répulsion » (MAMET, 1914 : 48) — fait référence à la mort symbolique de l'état d'être dans la nature pour accéder au monde de la culture. Il s'agira aussi de l'entrée de l'enfant dans le monde de la socialisation où il y a l'obligation de se départir de ses habitudes. La figure de l'enfant dans la littérature coloniale semble indiquer la réapparition du mythe trois fois attaché au temps ; d'une part, la répétitivité de mythe dans son aspect le plus identique et monotone (ce qui nous ramène vers *Paul et Virginie*) ; de l'autre, dans une version intemporelle du mythe où il demeure sous une apparence atténuée mais améliorée de celle originale ; mais aussi et avant tout, dans son rapprochement au « Grand Temps », ici, à savoir au temps de l'exemple-phare : *Paul et Virginie*. Fait étonnant pour une histoire à la déclinaison d'un conte d'un livre pour enfants mais qui est teinté de connotations fort douloureuses, comme s'il s'agissait d'un ressenti de l'auteur lui-même, couché sur du papier. Cette notion de mort sera aussi répertoriée successivement dans d'autres œuvres de la littérature mauricienne, qu'elles soient issues de la période coloniale, pré-indépendance, après-indépendance que celle de la période contemporaine. En effet, en 1922 paraît le recueil *Petits Contes Tristes* d'Auguste Maingard, composé de quatre titres de contes notamment « P'tit Louis », « Marie », « L'inutile sacrifice » et « Lise ». Tout comme, à un certain moment, Paul, dans *Paul et Virginie*, apprend par « les gens du vaisseau qui avait apporté la lettre de Virginie [...] qu'elle était sur le point de se marier [...] » (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 2014 : 154), et qu'il finit par prêter foi à la médisance de l'île quand « plusieurs habitants [...], par pitié perfide, s'empressaient de le plaindre de cet événement » (2014 : 154), Maingard dépeint une histoire aux caractéris-

tiques identiques. En effet, Lise Merlin, personnage principal du troisième conte, mourra à la suite de ragots et des médisances. Dans « Marie », c'est un père qui meurt de chagrin, après le mariage de sa fille, ce qui ferait écho à la mort des deux mères dans *Paul et Virginie*, survenue à la suite de la mort de leur progéniture ; c'est ce qui semble confirmer qu'il n'y a pas d'échappatoire à la mort dans la littérature francophone mauricienne. Il convient ici de souligner que cette référence presque complaisante à l'égard de la mort dépasse le strict cadre de *Paul et Virginie*, qui agit, dans le cas de notre étude, comme référence singulière pour les auteurs de la littérature mauricienne émergente. En effet, le thème de la jeune et belle morte, dont l'Ophélie de Shakespeare peut être considérée comme un exemple spécifique, avait été déclinée dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, Juliette dans *Roméo et Juliette*, Desdémone dans *Othello*, et Ophélie dans *Hamlet*, sont l'incarnation même de l'amour impossible. Comme le précise Gaston Bachelard d'Ophélie :

Elle est vraiment une créature née pour mourir dans l'eau, elle y retrouve, comme dit Shakespeare, « son propre élément ». L'eau est *l'élément* de la mort jeune et belle, de la mort fleurie, et, dans les drames de la vie et de la littérature, elle est *l'élément* de la mort sans orgueil ni vengeance, du suicide masochiste.

BACHELARD, 1942 : 112—113

La référence à *Paul et Virginie* transparaît alors à travers la résurgence de la mort de la jeune fille dans l'eau, comme une réactualisation de la légende de *Paul et Virginie*. Nous pouvons aussi remarquer que le regard très masochiste porté aux personnages féminins semble perdurer quand, tous les trois auteurs masculins, Shakespeare, Bernardin de Saint-Pierre et Mamet, font mourir leur personnage féminin, permettant ainsi de voir l'image immédiate de reprise alors que l'on aurait peut-être pu croire que l'évolution changerait la mentalité de cet écrivain de la période coloniale — Mamet — en redynamisant la figure féminine. Or, la répétition opère presque machinalement, et agit comme une reduplication esthétique, relevant alors d'une intention auctoriale qui ne saurait être négligée.

Dans *Ameenah* de Clément Charoux (1935), Frédéric Delettre, jeune chimiste issu de la communauté blanche, s'éprend de l'Indo-Mauricienne, Ameenah, qui est à l'opposé de Thérèse Meguil, qui, elle, répond à tous les critères de base pour être l'épouse parfaite du prétendant. Cependant, à force d'être constamment infantilisée par le Blanc (« Delettre causait avec Daubigny quand, dans un groupe de femmes, à quelques pas, il aperçut Ameenah. À la dérobée l'enfant le regardait » (CHAROUX, 1935 : 127)), l'existence de l'Indo-Mauricienne semble plus devoir se calquer sur le besoin et la recherche du bonheur (nous renvoyant aux idées du XVIII<sup>e</sup> siècle), que sur ce personnage qui devient l'incarnation « d'une race séductrice » (1935 : 92) et défini comme une « poupée nuptiale » (1935 : 196). Un peu à la manière de Virginie, qui, au contact du monde européen, ne pourra plus jamais

redevenir la même personne qu'elle était, Ameenah qui entend maintenir ses coutumes, comme manger le riz et le cari avec les doigts (1935 : 212), refuse, à la longue, de devenir cette autre personne que Delettre souhaiterait qu'elle devienne, en l'européanisant. Ce faisant, ce sont les valeurs occidentales considérées référentielles et autoritaires — abjectes pour elle — qu'elle fait éclater. Elle finira par quitter Delettre, un peu comme Virginie qui «quitte» Paul d'une part, en allant retrouver sa grand-tante à Paris, et, d'autre part, à sa mort, en retournant à l'Isle de France. Nous pouvons ici ressentir cette fusion des idées des deux auteurs, ce qui nous pousserait à y voir une sorte de réduplication de la part de Charoux. *Paul et Virginie* démontre comment la fin tragique de l'histoire utopique et idyllique du couple Paul — Virginie, se concrétise quand Virginie abandonne sa famille et le microcosme social et économique dans lequel elle a évolué toute son enfance pour se diriger vers une ville étrangère, Paris, qui est à l'inverse du monde feutré où elle évoluait. D'abord le Paris du XVIII<sup>e</sup> est une ville violente, qui se concrétise par des tueries violentes d'animaux mêlées à des odeurs putrides :

[...] un jeune bœuf est terrassé et sa tête armée est liée avec des cordes contre la tête. Une lourde massue lui brise le crâne; un large couteau lui fait au gosier une plaie profonde. Son sang qui fume, coule à gros bouillons avec sa vie [...]

MERCIER, 1783 : 73

alors que Virginie ainsi que sa petite famille, se nourrissait de fruits et de plats végétaux dans l'île. Et puis, Paris devient graduellement la ville de la débauche ; il y a, d'ailleurs en 1713, un texte législatif, qui sera, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup>, « la base juridique contre "la débauche des filles de Paris" » (<http://www.mgm.fr/PUB/Mappemonde/M288/p40-44.pdf>). Et si Virginie va à Paris, cela semble assez apparent que Virginie rejoint en quelque sorte ce monde sinistre même si rien n'est indiqué quant à sa vie privée si ce n'est que sa grand-tante souhaitait la faire épouser un vieil homme riche. L'opposition entre l'amour idyllique pour Paul dans son île et l'amour forcé pour le vieillard de Paris, en même temps que la représentation d'un monde doublement matériel (d'une part, par ce que représente Paris et, d'autre part, par son éventuel mariage avec le vieil homme riche) confirme cet aspect illusoire lié au monde matériel et ses besoins qui ne recèlent que des aspects immédiats et futiles. La grand-tante, elle-même riche, symbolise tout le mode de vie contraire à celui — champêtre — dans l'île, où l'argent n'a qu'une valeur superficielle, où le bonheur ne se concrétise, au final, qu'à travers la vertu. Charoux, pour sa part, ne désavoue en aucune mesure l'auteur français, en faisant corroborer certains faits relevant essentiellement du monde matériel. Son personnage féminin, Ameenah, en voulant s'européaniser, va connaître, un sort équivalent à celui de Virginie ; en délaissant son indianité naturelle, ses valeurs ancestrales qui lui ont été transmises par ses proches. Redfield, Linton et Herskovits disaient que :

L'acculturation est l'ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu et direct entre des groupes d'individus de cultures différentes et qui entraînent des changements dans les modèles culturels initiaux de l'un ou des deux groupes.

REDFIELD, LINTON et HERSKOVITS, 1936 : 149—152

Ameenah est forcée d'abandonner sa culture pour s'assimiler à celle de De-lettre ; l'imposition de la culture d'autrui n'aura eu au final qu'un effet temporaire sur Ameenah qui ne fera pas d'effort pour s'accommoder au pluralisme qu'elle représente. Son occidentalisation n'a été que de courte durée, tout comme l'occidentalisation de Virginie, qui rejettera cette nouvelle vie parisienne comme un refus de la rupture des liens que sa nouvelle vie engage.

Alors que nous nous rapprochons de l'indépendance, proclamée en 1968, cette fois, c'est à une sorte de prolongement de ce qui aurait pu devenir Paul, s'il devait survivre à la mort de Virginie, que nous sommes conviés. *Les Nocces de la vanille* de Loys Masson (1962) raconte comment un « puceau quadragénaire » (MASSON, 1962 : 109) métis, Esparon, qui, dès son enfance, a été rejeté par la société à cause de son métissage, fera exploser le cadre jusqu'ici strict de la littérature mauricienne pour aborder des sujets tabous comme l'avortement. En effet, Esparon, personnage que la vie n'a pas gâté (« Je n'ai jamais eu de femme... Jamais connu de femme, voilà. Jamais enlacé de femme. Jamais, jamais... J'ai donné ma vie à Jeanne » (MASSON, 1962 : 116)), vivra toujours dans une sorte de chaos, comme un névrotique, pour n'avoir jamais pu être avec la femme qu'il aime. Cependant, ce sera sur Marie-Thérèse Payet qu'il jettera son dévolu, la rendant enceinte après « l'[avoir] violentée », même si « elle ne l'a jamais admis » (MASSON, 1962 : 165). Il l'épousera mais, elle « [mourra] en couches. Exactement le 7 décembre » (1962 : 165). Esparon fera « une crise de délirium » (1962 : 166) après la mort de Marie-Thérèse pour une grossesse extra-utérine. Alors qu'elle est morte n'ayant « plus de sang en elle » (1962 : 166), elle rejoindra en quelque sorte Virginie dont « la sérénité était encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confond[an]t sur ses joues avec les roses de la pudeur » (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 2014 : 182). En même temps que Loys Masson laisse entrevoir une possible dispersion de l'état de fixation dans lequel la littérature s'est immobilisée, en même temps il confirme la tendance à se retourner vers cette case de départ qu'est l'appui saint-pierresque. Comme c'est le narrateur qui a un effet de surplomb sur l'histoire qu'il souhaite raconter, nous ressentons chez les deux auteurs la présence d'une figure / présence masculine qui mène l'action de manière pertinente. Virginie est victime en quelque sorte de son auteur qui la manipule, la chosifie et la fait « agir » selon son bon vouloir : elle quittera sa famille de force pour aller rejoindre sa grand-tante en France, elle mourra en rentrant au pays. Robert Martin pense que :

[...] dans la fiction narrative, celui qui parle n'est pas celui qui imagine, mais quelque *alter ego*, le narrateur, qui se présente non comme imaginant mais comme connaissant ceux qu'il imagine.

MARTIN, 1983 : 284

Donc, le fait que les deux écrivains masculins font mourir leur jeune personnage féminin est une configuration réfléchie donnant à l'acte scripturaire un statut générique où la femme est malgré elle soumise à la démonstration de l'homme qui traverse le tissu textuel. Lorsque, dans *Les Noces de la vanille*, il est démontré :

Tu ne connais pas la vanille-femme, la vanille mûre ; tu ne la connais pas jeune fille, ces fleurs qui émergent chaque matin de l'ombre un peu plus désirantes et nues.

MASSON, 1962 : 84

la métaphore sexuelle est bien mise en évidence, surtout à travers la répétition de « tu ne la connais pas », forme syntaxique mettant en avant la négation ; la double négation fait référence à la supériorité de l'homme qui se trouve savant (lui qui s'estime « connaître »), alors que la référence même à la vanille est une référence sexuelle, la plante pouvant représenter son aspect phallique, et, ce faisant, l'homme sous son joug dominant. Nous retrouvons d'ailleurs l'homme représenté comme celui qui donne la vie (même s'il est aussi celui qui l'enlève par le pouvoir discrétionnaire de l'auteur), avec Paul dont « [l]a main laborieuse avait répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos » (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 2014 : 113). Même l'amour qui existe entre l'homme et la femme, dans *Paul et Virginie* comme dans *Les Noces de la vanille*, ne parvient pas à sceller la relation car il y a toujours un élément extérieur et perturbateur. Quand il est dit que « ces deux petits enfants [...] venaient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avaient donné le jour » (2014 : 98) et « je ne peux plus concevoir d'être séparé de ces paysages depuis que deux petits fiancés s'y promènent et font rêver le bon Dieu » (MASSON, 1962 : 81), il y a comme une marque séparatrice qui annonce en même temps une fusion dans la perspective de deux textes ; le personnage féminin va éventuellement mourir de manière tragique, comme s'il s'agissait d'une logique, de la normalité du cours des événements. Dans les deux cas, cependant, alors que le rapport bonheur—vertu ne semble pas être remis en cause par les nouvelles générations d'écrivains qui succèdent à Bernardin de Saint-Pierre, la mentalité anti-esclavagiste telle que prônée par l'écrivain ne semble cependant pas faire écho dans les œuvres mauriciennes. Nous nous rappellerons comment Esparon a été victime du fait de son métissage, donc des contraintes de l'existence sociale.

Lorsque nous arrivons à la période de l'après indépendance, ce sera *À l'autre bout de moi* de Marie-Thérèse Humbert qui permettra de voir comment la femme

métisse deviendra une fois de plus une victime de la société. Le couple Morin a des jumelles, Anne et Nadège, qui ont « le malheur d'avoir quelques gouttes de sang noir ou indien dans les veines » (HUMBERT, 1979 : 36). Nadège, « avec ses ardeurs de sauvageonne » (1979 : 18), est la petite révolutionnaire de la famille, celle qui résiste aux interdits sociétaux en assistant à des fêtes religieuses hindoues, finira, comme par défi, par tomber enceinte d'un Indo-Mauricien, Aunauth Gopaul, frais émoulu d'une université britannique et, surtout « arrière-petit-fils de coolie » (1979 : 307). Anne remplacera Nadège après la mort brutale de sa sœur, morte à la suite d'un avortement. Ce que ce texte montre en deux temps est que : la gémellité du couple Anne—Nadège tout comme celle de Paul—Virginie, finira par exploser au moment où il y a une entrée dans le monde des adultes, pervertissant ainsi le rapport d'unité et d'unicité propre aux jumeaux ; il nous montre aussi que la femme ne peut finalement pas se défaire d'une sorte d'appui extérieur pour pouvoir vivre indépendamment. Mais il nous montre également que les hommes sont amenés à interagir, car, la recherche de l'unité commence par l'établissement d'une unité de l'espèce. Nous pouvons faire un rapprochement entre le métissage des filles Morin et, sur un aspect plus philosophique, le mélange des cultures que va vivre Virginie, à Paris. Encore une fois, il semble y avoir une similitude d'idées car dès que Virginie est exposée au monde extérieur qui engagera la perte de sa vertu — dont la notion recèle une valeur capitale au XVIII<sup>e</sup> siècle — sa fin est considérée inévitable. Si la philosophie rousseauiste, reprise par Bernardin de Saint-Pierre, suppose que le bonheur se trouve dans « la nature et la vertu » (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 2014 : 93), nous pouvons comprendre l'association directe d'idées entre le fait de s'écarter de la nature et donc de la vertu qui entraîne la déchéance puisque le monde en vase clos que représente l'île suppose en lui-même l'utopie du monde parfait. L'altruisme inné de Virginie (« Virginie qui accourrait vers la maison, la tête couverte de son jupon qu'elle avait relevé par-derrière, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie [...] elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la même couverture », 2014 : 100), lui fait perdre un instant toute lucidité face aux dépravations qu'incarne le monde de la Tante de sa mère. La cupidité s'empare de ceux qui habitaient le monde de l'utopie heureuse, avec un roman qui annonce paradoxalement l'arrivée du premier romantisme français et de ses idées basées sur l'amour, le bonheur et non l'argent et la mort ! Chez Humbert, Nadège Morin — celle qui voudra abandonner sa culture créole pour assimiler celle de l'Indo-Mauricien dont elle est amoureuse — mourra. Porter un enfant métis — cette fois d'un Indo-Mauricien, qui, pour ses parents, était considéré une honte, alors que la famille Morin avait elle-même du « sang-mêlé » indien avec « quelque trisaïeule hindoue dont on avait perdu la mémoire tant on évitait d'en parler » (HUMBERT, 1979 : 28) — n'est pas acceptable pour les Morin. Pour cacher cette honte, il faut éliminer l'enfant qui va naître mais, en chassant un fait réel, un moment de la vie où l'on a accepté la culture de l'autre, il n'y

a plus de survie possible. Et comme pour Virginie, c'est la mort qui emporte le personnage Nadège Morin. Comme le précise Françoise Lionnet :

Nadège n'est rien de plus, pour l'auteur, qu'une figure textuelle, une potentialité, un moyen de permettre à « Anne » d'explorer « les visions assassiniées » de sa jeunesse, « [son] moi heureux », [son] « second moi », comme l'a fait Zarathoustra dans « l'Île aux tombeaux ». Dans l'ontologie de Nietzsche, la volonté de puissance (sur soi-même) constitue un processus de dépassement de soi, une mise à nu du moi débarrassé de ses masques, une renaissance créatrice même si elle est violente et parfois cruelle.

[http://www.limag.refer.org/Textes/Iti13/Fran%E7oise%20%20LIONNET.htm#\\_ftn29](http://www.limag.refer.org/Textes/Iti13/Fran%E7oise%20%20LIONNET.htm#_ftn29)

Seul regard positif qui se détournerait de celui du XVIII<sup>e</sup> siècle serait la possibilité pour Anne de vivre sa gémellité indépendamment de sa sœur (encore que cela soit possible uniquement à la mort de celle-ci) alors que le « jumeau » de Virginie, Paul, ne parvient pas à s'autoriser une vie éloignée de celle qu'il aimait : « Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il prononçait sans cesse le nom » (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 2014 : 196).

Le dernier texte que nous analysons en est un de la littérature contemporaine, intitulé *Les Rochers de Poudre d'Or*, de Nathacha Appanah (2003). Dans ce livre, l'écrivaine aborde la douloureuse histoire de l'arrivée des immigrants indiens à Maurice à la suite de l'abolition de l'esclavage, lorsque les autorités britanniques recherchaient une main-d'œuvre docile et, surtout, peu onéreuse, pour la culture des champs de canne.

S'il y a un personnage qui nous paraît intéressant dans le cadre de cette étude, il s'agit de Ganga, fille du Rajah de Sira, qui est devenue veuve peu de temps après son mariage au fils du Rajah de Bengalore. Elle est vouée à brûler vive avec son défunt époux, pour faire écho à une tradition spécifique où les veuves sont brûlées vives lors des funérailles de leur époux. En fait, il s'agit de la réactualisation partielle de l'histoire de Ranik Devi, fille du roi de Sind, pour qui les astrologues avaient prédit un mauvais destin (tout comme pour le personnage Ganga) mais qui jure fidélité à son mari Khengar, en repoussant les avances de Siddha Raja, qui cherche à devenir son second époux. L'histoire racontée est comme suit :

La guerre ne tarde pas à venir. Siddha Raja attaque Junagadh et, malgré les efforts désespérés de la garnison, les envahisseurs prennent la forteresse, Khengar tombe en défendant sa capitale, et le vainqueur emmène Ranik Devi au Gujarat. Là, elle se sent déprimée lorsqu'elle se retrouve captive parmi des femmes d'une culture différente, mais elle obtient finalement de Siddha Raja l'autorisation d'aller à Wadhwan, ville située sur la frontière entre le Saurashtra et le Gujarat. Sur les berges du fleuve qui sépare les deux pays, elle fait ériger un bûcher, et, dès qu'elle le gravit, le bois prend feu. Siddha Raja, qui

contemple cette scène depuis l'autre rive, perçoit donc 'la vérité (*sati*) de Ranik Devi', ainsi que l'expriment les poètes.

Le concept de 'vérité' est central ici. *Sati* signifie la véracité ou la sincérité, mais ce terme désigne également la pureté. On l'a vu, c'est cette qualité qui définit la *sati*. Commettre le rite de *sati*, consiste donc à révéler la vraie nature de la femme en question. Cette qualité doit être déjà présente et antérieure au rite : seule la femme 'vraie' (*sati*) peut devenir une *sati* — divinité mineure — par l'intermédiaire du rite. Le *sati* ne crée pas, en effet, une qualité nouvelle : il révèle et sanctifie ce qui existe déjà.

TAMBS-LYCHE, en ligne

Ganga trouve un moyen de s'enfuir de son malheureux destin, grâce à Tara, la « maudite » chez Appannah (2003 : 71) mais paradoxalement l'« étoile » en sanskrit. Plus loin, ce sera grâce à la cousine de Tara, une recruteuse de futurs travailleurs prénommée Roopaye, que Ganga parvient enfin à quitter définitivement l'Inde pour l'île Maurice. Alors que le navire qui va à Maurice (l'*Atlas*) semble lui garantir une sérénité d'esprit, elle fera l'effroyable rencontre du Dr Grant, médecin à bord du navire, qui tente de la violer. Pour le Dr Grant, l'*Atlas* est un « maudit bateau » (APPANAH, 2003 : 77), car il aura à passer six semaines en mer avec des Indiens qu'il abhorre car ils « geignent du matin au soir » (2003 : 79). Il mourra en se jetant par-dessus bord, après des hallucinations du vieil homme qu'il a fait jeter à la mer, vivant (« Le vieux s'est retourné et j'ai vu qu'il n'avait pas de visage. Il avait des trous à la place des yeux, du nez et de la bouche », 2003 : 124). Nous ne pourrions nous empêcher de faire le rapprochement entre l'*Atlas* et le Saint-Géran (navire mythique de *Paul et Virginie*, sur lequel Virginie trouvera la mort) car ces deux navires semblent porteurs d'un symbolisme étrangement similaire. Ainsi, lit-on que :

[l]e Saint-Géran, beau navire de 7 à 800 tonneaux, partit de Lorient le 24 mars 1744, monté par un nombreux équipage. Vingt-deux jours après son départ de France, il arriva à Gorée, et y embarque vingt nègres et dix négresses yolofs et bambaras. Un jeune homme nommé Belleval, se disait chirurgien, abandonna la colonie pour s'introduire furtivement sur le Saint-Géran, au moment de son appareillage de Gorée.

[...] il y avait sur ce vaisseau un jeune homme âgé de vingt-quatre ans, lequel s'était embarqué furtivement sur le navire à Gorée, d'où il avait déserté ; qu'il était chirurgien de profession, et se faisait nommer Belleval, et se disait parent de l'ingénieur du même nom qui passait sur le vaisseau. M. de Belleval ne le reconnaissait pas pour parent ; ce jeune homme a péri avec les autres dans le naufrage.

GRÉHAN, 1837 : 209

Nous pouvons voir l'aboutissement d'un même regard porté aux personnages féminin et masculin, car tous deux sont voués à la mort, tous deux étant « mau-



aits» ; les médecins des deux navires, ainsi que Ganga, tout comme Virginie. Ganga, se croyant en sûreté une fois à terre, sera violée par M. Rivière (« Elle avait fermé les yeux quand il avait parcouru son corps de ses grandes mains blanches comme les saris des veuve. [...] Dans ses cauchemars, elle était la fille du Rajah de Sira qui brûlait sur le bûcher des veuves », APPANAH, 2003 : 227). On pourrait retrouver la réactualisation du mythe grec, où le destin, « moïra » — « part » —, qui revient à chacun dans la société selon son statut social, ou la « Moïra Thanatos » — « Parque de mort » —, qui « incombe à l'homme par opposition aux dieux ayant reçu l'immortalité en partage » ([http://agora.qc.ca/documents/destin-le\\_destin\\_dans\\_le\\_mythe\\_grec\\_et\\_lethique\\_du\\_partage\\_par\\_christophe\\_paillard](http://agora.qc.ca/documents/destin-le_destin_dans_le_mythe_grec_et_lethique_du_partage_par_christophe_paillard)) prend chair chez les deux personnages féminins, Virginie et Ganga. Toutes deux, des personnages calqués sur des références grecque ou indienne (pour Ganga), sont finalement des constructions archétypales d'un discours historiographiquement masculin, où l'homme détient le monopole du pouvoir en ce qu'il s'agit de l'issue des péripéties des personnages féminins. La convergence entre la notion de construction et déconstruction des écritures, les unes les plus variées que les autres, confirme ce fait : l'héritage littéraire est en fait l'aboutissement d'un grand travail de filiation, où chaque nouvelle partie vient réconcilier avec le passé, dans un cheminement littéraire souvent chaotique.

## Conclusion

Cette étude nous a permis de voir à quel point la littérature francophone mauricienne demeure tributaire de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle ; la matrice de laquelle elle a pris naissance étant devenue, au fil du temps, l'âme littéraire mauricienne dans son ensemble. Nous avons pu déceler à travers l'espace interstitiel de cette écriture, l'existence d'une poétique de la pantomime ou de l'imitation, issue elle-même de la filiation. Le cadre esthétique, basé sur une nature exotique qui devrait inspirer pleinement une personne en société, nous apparaît presque comme un *leitmotiv* sur lequel se greffent les variations dialogiques, synchronique comme diachronique. Ce que nous avons bien pu ressentir est que dans tous les textes étudiés, le personnage féminin reste en proie à une forme de violence interne de la part de l'homme à toujours vouloir la réduire à un statut d'éternelle victime, toujours dans l'optique du système de la séparation des sexes. Femme-objet du discours littéraire, elle n'est presque jamais personnage-narrateur mais celle qui est bien racontée par son narrateur, d'où la fusion entre l'image négative, oppressante et stigmatisée dont elle devient rapidement victime. L'héritage littéraire de la littérature francophone mauricienne, écho à la littérature dix-huitiémiste, cristallise parfaitement, alors, le paradoxe

entre la volonté d'être dans la marge mais aussi, et surtout, la problématique de demeurer dans la périphérie.

## Bibliographie

- APPANAH Nathacha, 2003 : *Les Rochers de Poudre d'Or*. Paris : Gallimard.
- BACHELARD Gaston, 1942 : *L'eau et les rêves*. Paris : José Corti.
- BELAVAL Yvon, 2001 : « La philosophie des Lumières ». Chapitre IV. In : *La Grande Histoire des Littératures*. T. 1 : *Héritage et Courants*. Paris : *Encyclopædis Universalis* et Grand Livre du Mois.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE Jacques-Henri, 2014 [1<sup>e</sup> édition Paris : Garnier-Flammarion 1966] : *Paul et Virginie*. Paris : Flammarion.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE Jacques-Henri, 1833 : *Harmonies de la Nature*. T. 1. Paris : Didier Libraire-Éditeur.
- BIDOUZE Frédéric, 2011 : « Introduction : Quelle culture poétique en héritage ? » *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, vol. 1, n° 15.
- CHAROUX Clément, 1935 : *Ameenah*. Port-Louis : The General Printing and Stationery Cy. Ltd.
- FAGUET Émile, 2013 : *L'anticléricalisme*. Université Paris-Sorbonne : LABEX OBVIL.
- GRÉHAN Amédée, 1837 : « Naufrage du Saint-Géran à l'Île de France en 1744 ». In : *France Maritime*. T. 2. Paris : Chez Pilout, Libraire-Éditeur.
- HUMBERT Marie-Thérèse, 1979 : *À l'autre bout de moi*. Paris : Stock.
- MAMET Evenor, 1914 : *Petit Paul*. Port-Louis : R. de Spéville & Compagnie — Imprimeurs.
- MASSON Loys, 1962 : *Les Noces de la vanille*. Rose-Hill : EOL.
- MARTIN Robert, 1983 : *Pour une logique du sens*. Paris : PUF.
- MAUZI Robert, 1979 [1<sup>e</sup> impression] : *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Colin.
- MERCIER Louis-Sébastien, 1783 : *Tableau de Paris*. T. 1. Amsterdam.
- RACAULT Jean-Michel, 2007 : *Mémoire du Grand Océan, Des relations de voyage aux littératures francophones de l'océan Indien*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne.
- REDFIELD Robert, LINTON Ralph, HERSKOVITS Melville J., 1936 : « Memorandum of the Study of Acculturation ». *American Anthropologist*, vol. 38, n° 1.
- SERMAIN Jean-Paul, 2009 : « Leçons de sémiotique littéraire : en relisant l'œuvre d'Henri Lafon ». In : Jacques BERCHTOLD, éd. : *Espaces, objets du roman au XVIII<sup>e</sup> siècle : hommage à Henri Lafon*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- SIGANOS André, 1993 : *Minotaure et son mythe*. Paris : PUF.
- VINKEN Barbara, 1997 : « L'espace exotique du sérail et la différence sexuelle chez Jean-Jacques Rousseau ». In : *Littérature et exotisme XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècle*. Éd. par Dominique DE COURCELLES. Paris : École nationale de chartes.

## Sources Internet

- HENSINGER Eliane, *La prostitution et la police des mœurs au XVIII<sup>e</sup> siècle*, citant les idées majeures du livre du même nom de BENABOU Erica-Marie, 1987, Paris, Librairie Académique Perrin, <http://www.mgm.fr/PUB/Mappemonde/M288/p40-44.pdf>, p. 40. Date de consultation : le 15 février 2015.

- LIONNET Françoise, « Anamnèse et utopie : autoportrait nietzschéen dans *À l'autre bout de moi* de Marie-Thérèse Humbert », [http://www.limag.refer.org/Textes/Iti13/Fran%E7oise%20%20LIONNET.htm#\\_ftn29](http://www.limag.refer.org/Textes/Iti13/Fran%E7oise%20%20LIONNET.htm#_ftn29). Date de consultation : le 10 septembre 2015.
- MATHIEU Patrick, *Paul et Virginie* : de l'éradication du Père à l'amour adelphique. Article écrit pour le VIII<sup>e</sup> Colloque International de Psychopathologie Clinique sur la « Paternité », [www.patrickmathieu.net/page/38284](http://www.patrickmathieu.net/page/38284). Date de consultation : le 12 mars 2015.
- PAILLARD Christophe, « Le destin dans le mythe grec et l'éthique du partage ». In: *Encyclopédie de l'Agora*, [http://agora.qc.ca/documents/destin--le\\_destin\\_dans\\_le\\_mythe\\_grec\\_et\\_lethique\\_du\\_partage\\_par\\_christophe\\_paillard](http://agora.qc.ca/documents/destin--le_destin_dans_le_mythe_grec_et_lethique_du_partage_par_christophe_paillard). Date de consultation : le 5 août 2015.
- TAMBS-LYCHE Harald, « La sati indienne au travers de l'histoire. Du suicide héroïque aux martyres du système socio-politique », *Conserveries mémorielles* [En ligne], #14 | 2013, mis en ligne le 1 juillet 2013, URL : <http://cm.revues.org/1519>. Date de consultation : le 7 septembre 2015.
- [http://agora.qc.ca/Documents/Utopie--Thomas\\_More\\_description\\_de\\_lile\\_dUtopie\\_et\\_de\\_son\\_gouvernement\\_par\\_Thomas\\_More](http://agora.qc.ca/Documents/Utopie--Thomas_More_description_de_lile_dUtopie_et_de_son_gouvernement_par_Thomas_More). Date de consultation : le 22 mars 2015.

## Note bio-bibliographique

Sonia Dosoruth est Maître de conférences en Littératures francophones (9<sup>e</sup> Section, CNU) à l'université de Maurice. Elle détient en Doctorat en Littérature et civilisation françaises de l'université Paris-Sorbonne. Son champ de recherches a trait à la littérature francophone mauricienne dans son ensemble ; de la représentation de l'Autre à celle de l'enfant, en passant par une approche historico-littéraire et les relations interethniques.